L'avenir est aléatoire...

Autor(en): **Ghelfi, Jean-Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **33 (1996)**

Heft 1263

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1025471

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'INVITÉ DE DP

L'avenir est aléatoire...

JEAN-PIERRE GHELFI
ÉCONOMISTE

«On peut donc dire que les problèmes du chômage, du pouvoir d'achat et des crises économiques ont été aujourd'hui maîtrisés par la science économique comme la tuberculose et les maladies infectieuses l'ont été par la médecine» (Jean Fourastié et Claude Vimont, *Histoire de demain*, 1959).

«La vente de pétrole va procurer dès cette année (1974) 60 milliards de dollars de surplus, c'est-à-dire les deux tiers de tous les investissements américains dans le monde. En dix ans, les pays producteurs de pétrole peuvent contrôler l'industrie du monde» (Rapport Pestel-Mesarovic, *Stratégie pour demain*, 1974).

«Nous savons que notre mode de vie actuel est sans avenir; que les enfants que nous allons mettre au monde n'utiliseront plus dans leur âge mûr ni l'aluminium ni le pétrole» (André Gorz, *Ecologie et politique*, 1975).

«Grâce à l'informatisation, il devrait être possible de remédier aux causes mêmes de la crise actuelle. L'apparition de nouveaux produits et services devrait faire repartir la consommation des ménages... L'amélioration espérée ne se manifestera cependant qu'à long terme: il faudra attendre 1990 pour en apprécier pleinement les résultats. Les indices actuels d'aggravation du chômage ne sauraient donc le remettre en cause» (Martin Adler, *Le choc informatique*, 1984).

Quatre citations, parmi des dizaines d'autres possibles, tirées d'un livre plein de fraîcheur et de vivacité (*Les experts ou l'art de se tromper*, de François-Bernard Huyghe), qui nous rappellent que la prédiction est aléatoire, surtout quand il s'agit de l'avenir. Une prophétie, note l'auteur, est, somme toute, une idée ou théorie comme les autres. Sa performance sur le marché des idées dépend de toute une série de facteurs: légitimité de celui qui l'énonce, nouveauté, simplicité et ce qu'il faut bien appeler la séduction de la prophétie.

A l'inverse, la vérification des prévisions repose sur la critique du discours des experts et de leur légitimité, sur la complexité de l'analyse et aboutit à la déplaisante liquidation des illusions. La thèse selon laquelle nous allons sortir de la crise l'an prochain ou que l'Europe sera finlandisée dans une décennie est, quand elle est énoncée, nouvelle et palpitante. Le constat que la fin du monde n'a pas eu lieu ou que l'hibernation n'est toujours pas au point fait rarement la première page.

Il n'en va pas différemment du thème très actuel de la mondialisation de l'économie. Le *Livre blanc* est aussi un essai de prospective-prophétie sur le développement de l'économie mondiale, dont les conséquences sont qualifiées d'inéluctables, sans doute pour attester du sérieux de ses auteurs et en augmenter l'impact auprès des lecteurs.

Pourtant, les économies ne sont pas plus ouvertes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient avant 1914. La part des échanges de marchandises dans le PIB (produit intérieur brut) des principaux pays industrialisés n'est, en règle générale, pas plus élevée qu'elle ne l'était alors. En ce qui concerne la mobilité du capital, les mouvements de capitaux du Royaume-Uni représentaient, entre 1905 et 1914, 6,5% du revenu national, soit un taux supérieur à celui des années quatre-vingt et nonante dans tous les grands pays industriels, y compris le Japon. Les restrictions aux migrations des travailleurs sont également bien plus importantes aujourd'hui qu'à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle. La période antérieure à 1914 a été caractérisée par la liberté du commerce et l'absence de contrôle des changes. La navigation à vapeur et les liaisons téléphoniques intercontinentales existaient déjà. La différence entre une économie mondiale dans laquelle les biens et l'information étaient acheminés à la voile et celle dans laquelle ils circulent au moyen de la vapeur et de l'électricité est d'ordre qualitatif. La différence entre cette dernière et une économie où existent le transport aérien et le réseau Internet est, par comparaison, purement quantitative. (Hist et Thompson, *Globalization in question*, cité par le *Financial Times)*.

Si l'on examine les aspects plus récents de l'internationalisation de l'économie, on constate que les échanges entre les pays de l'OCDE représentent les quatre cinquièmes du commerce mondial. La proportion est même supérieure pour la Suisse puisqu'en 1995, 79% de ses exportations et 91% de ses importations provenaient de cette zone. Au cours des quinze dernières années, les exportations de la Suisse vers l'Union européenne ont passé de 54% à 62% et les importations de 68% à 80%. La balance commerciale de la Suisse à l'égard des pays d'Europe centrale et orientale est aujourd'hui plus excédentaire qu'en 1980. La part de nos exportations vers l'Asie a progressé de 44% entre 1980 et 1995 alors que celle de nos importations n'a augmenté que de 6% durant la même période. En 1990, nous avions une balance commerciale déficitaire de 1 milliard de francs avec le Japon. En 1995, elle est devenue bénéficiaire de 0,4 milliard.

Une étude de l'Office fédéral des questions conjoncturelles montre que le potentiel de l'industrie d'exportation n'a été négatif (c'est-à-dire inférieur à la croissance du commerce mondial) entre 1979 et 1991 que lorsque la Suisse a manqué de main-d'œuvre (1986-1990) ou qu'elle a dû faire face à une forte réévaluation de sa monnaie.

Peu d'éléments apparents, dans tout cela, se rapportant à des coûts du travail trop élevés, à une productivité insuffisante ou à une perte de compétitivité qui seraient en liaison avec la globalisation de l'économie. Ces observations, en revanche, invalideraient plutôt les fondements de l'argumentation du *Livre blanc*. ■